NOUVELLES DE POLYNIES

automne 2018. édition n° 2

ÉDITO
Une année polynienne à travers le pare-brise

C'est. Ainsi pourrait-on qualifier *Milly Vodović* de Nastasia Rugani (Grande Polynie) et *Laurent le Flamboyant* de Karen Hottois (Petite Polynie). Surtout ne pas y voir ici un présentatif radin et réducteur. Certes, les identités s'affichent dans les titres, mais Milly comme Laurent révèlent, au-delà de leurs noms, le façonnement infini d'un individu. Aucun triomphe de la personne ici, le *be yourself* productiviste vendu comme un pansement à tous les mots, mais au contraire, un cheminement contradictoire, énigmatique, en fuite, fait d'imprévus et de pertes, de dissonances et de cris, de joies et de mélancolie. Ces romans ne vont rien réparer, ils ne vont rien remplacer, ils modifieront peut-être le pare-brise derrière lequel le monde se tient dans le temps, tout simplement parce que leurs deux auteures, ces célébrantes, ont mis, au cœur de leur rite littéraire, leurs propres rythmes et l'humain. *C'est.* Sauter de liane en liane dans une jungle saturée d'énergie de vie et emmêler, désemmêler pour mieux réemmêler les liens, les mots, les pensées. Considérer les territoires géographiques, le sud des États-Unis, la Bosnie, et les corps des personnages comme des immenses brassages de subjectivités, d'histoires et de mémoires, au point même de les défaire et de faire courir, en un flux troublant, le style à ses trousses. *C'est.* La magie du goût, une tarte aux litchis au pied d'un tualang, la musique d'un parmesan et le corps d'un tamalés, la trace d'une singularité. *C'est.* Vivant, heureux, triste, violent, émouvant, éprouvant, pour nous secouer en plein de notre milieu rendu insensible, pour « *étonner la catastrophe* » comme écrivait Hugo, pour déconstruire les assignations à résidence littéraire, pour approcher l'existence en ses impératifs, ses emprisonnements, ses devenirs et ses échappées. C'est le retentissement de la lecture, ce temps où la reconnaissance de la littérature devient mémoire, et où le corps lecteur déserte et accueille en lui l'altérité étrange des formes inventées. Alors en ce jour : retours et éclairages, échos de pensées et plongées dans l'imaginaire, autour des six premiers romans polyniens. « *C'est l'heure de la littérature* » annonce, avec un juste pressentiment, un personnage de *Milly Vodović*. *C'est.*

DITES,
VOUS VENEZ QUAND LES PETITS ENFANTS ?
LAURENT LE OUTAN

HANÉCENT. TANCHÉEN. CHÉNANTE.

© Julia Woignier

En rafale ardente et drolatiquement liée comme les douze doigts de leurs mains (ici, on est riche en doigts et en cœurs généreux, on en a même le monopole écosmolitique). Ainsi se présentent les habitants de *Laurent le Flamboyant*, cette humanité ambulatoire de la jungle. Eux, ils vont de rencontre en rencontre, ils ont mille ans d'avance, ils aiment. La vie, les mots, le truc bizarre, le croque-madame à boa, les petits mots doux, les salamis partagés, les poils qui dépassent, leur mère, les petits enfants de Paris, les pieds de la lettre (et sa tête aussi). Tendez-leur la main, vous allez avoir le sang qui va circuler à nouveau, chaud, rouge, flamboyant. Enchantés, vous disent-ils chaleureusement.

Laurent le Outan (dit Laurent le Flamboyant, dit Lolo) du très haut de son tualang, dans sa salle de bains ou dans son placard à vêtements, ne connaît pas le vide monotone. Avec lui, tout se réinvente sans cesse : les croque-monsieur se dégustent en format papier, les gâteaux magiques au chocolat surgissent de sa toque comme les canapés en cuir de banane et les cris emmêlés, les tenues de voyageur suivent la mode slip en léopard-chemise en soie sauvage. Un peu dingue, il a un cœur immense, plus grand encore que la forêt de Sumatra. Totalement poète, il fait de la magie avec les mots. Son idéal, son tout : rencontrer les petits enfants de Paris.

La petite fourmi a des chaussures trop petites (très jolies, rouge verni) et les yeux plus grands que son ventre (très joli, noir verni). Tarte aux litchis un jour, tarte aux litchis toujours : elle en a un peu assez de manger en douce la tarte aux litchis de Lolo. Assez, depuis des lunes. Ce n'est pas parce qu'on est ogresse à ses heures, qu'on n'a pas envie de diversités. D'ailleurs, la petite fourmi est spécialiste en salades. Elle pourrait les manger, mais elle préfère les raconter, tout en trichant effrontément à toutes sortes de jeux de sociétés (et en écrivant des faux courriers pour sauver son Lolo). Avec elle, la cuisine, la vie sont des jeux d'enfants endiablés.

Vieille Maman est la plus Vieille des Mamans, aucune autre à la ronde n'est plus belle, généreuse et attentive. La vie de Vieille Maman, c'est Laurent dans toutes ses formes et tous ses états. Mais aussi un foulard de soie parfumé pour la sieste, quelques tapotements réconfortants sur la tête, un rire de toutes de ses dents, ses fameuses chips au manioc, son journal et ses mots croisés. S'en mettre plein les yeux, encore et toujours, est la plus sage de ses leçons.

Monsieur Bouhabibi est arrivé à la grande fête en compagnie de la Souris à deux pieds et de trois petits arbres voyageurs. Habituellement, il picore au pied de la tour Eiffel en bon moineau parisien (connaît-il les petits enfants de Paris ?). Mais il a bien l'intention de s'installer à Sumatra pour fendre de ses ailes l'air bienveillant de cette jungle de folie douce.

Le Trogon aux yeux blancs a un nid rempli d'œufs. Mais attention, pas un nid en libre-service. Ce que n'a pas vraiment saisi le grand acrobate flamboyant. Parfois, le Trogon roule ses yeux blancs et manie la poêle comme une épée pour défendre son bien. Mais Lolo, lui, a de la tarte aux litchis sur la planche.

Les petits enfants de Paris : où sont-ils ?

Extrait

Le repas est prêt, mais Laurent le Outan manque à l'appel. Il n'est pas au fond de son lit. Il ne furète pas dans celui du Trogon aux yeux blancs. Il ne se promène pas de branche en branche. Laurent le Outan a disparu !

La petite fourmi et Monsieur Bouhabibi partent à sa recherche.

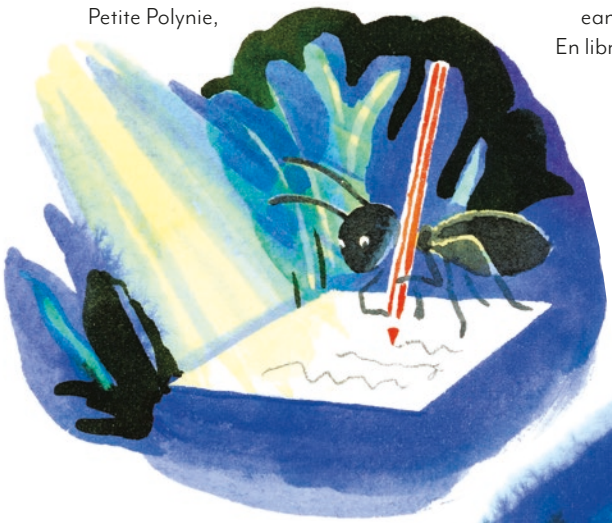
Ils soulèvent les pierres, les tortues, un dragon vert et deux sauriens cuirassés, fouillent les crevasses et les mottes de terre. Ils tambourinent sur les troncs, retournent les feuilles des arbres, écartent les rideaux de lianes.

Ils dérangent les huttes, les tanières et leurs occupants.

Toute la jungle s'en mêle.

Les animaux, petits ou grands, ouvrent leurs frigos, se penchent sous leurs nids, secouent leurs tapis. Enfin, une panthère à l'air sombre, que tout ce remue-ménage ennuie, indique avec la pointe de sa queue noire… la direction de la FALAISE ABRUPTE !

Karen Hottois, *Laurent le Flamboyant*. Illustrations de Julia Woignier
Petite Polynie, ean 9782352893936, 9€.
En librairie le 18 octobre 2018



© Julia Woignier

À L'ORIGINE

Mais comment est né Laurent le Flamboyant *?*
Au milieu d'une dinguerie délicate et bien inspirée, bien sûr.

Je ne sais plus exactement comment cette histoire est arrivée. Je me souviens que je l'ai écrite au début de l'été, dans un grand café frais, à côté de chez moi.
Je me sens souvent comme un éléphant dans un corps de porcelaine et c'est à partir de cette sensation que j'ai écrit le personnage de Laurent le Outan.
Je commence toujours une histoire par un prénom, tant que je ne l'ai pas, je ne peux pas commencer. J'écris ensuite quelques lignes sur mon ordinateur, comme on dessine sur une page blanche avec distraction, sans trop savoir où je vais. Arrivent une forêt, des lianes, de la mollesse et de la mélancolie, une tarte aux fruits, des petits enfants et une fourmi.
Puis vient le moment où je me demande ce que j'en fais. Je retourne cet orang-outan, cette forêt, les lianes, la mollesse, la mélancolie, la tarte, les petits enfants et la fourmi, dans tous les sens.
Et d'un coup, je les vois.

Écrire, pour moi, c'est se rendre tout au fond. C'est boueux, sale aussi. C'est viscéral parce qu'il faut déterrer des choses, avancer dans le noir. Et quand on déterre, on parle forcément de racines et de cadavres. J'ai envie d'arrêter d'écrire chaque fois que les personnages sont absents, que les mots me quittent. J'ai l'impression que rien ne viendra plus jamais, et que je ne suis plus rien puisque je n'écris pas.

Nastasia Rugani

DANS LE VENTRE DE LA BALEINE

La tribune de Polynies, par Nastasia Rugani

Mon écriture est nécessairement imprégnée de mes choix de vie et de lecture. Et je ne lis pas de littérature de divertissement. À chaque fois que j'ai essayé, j'ai eu la sensation qu'on essayait de me vendre un modèle de vie, « le bon modèle ». Pour être franche, je crois que l'humain se perdrait si la littérature de divertissement était la seule disponible. Parce qu'il est nécessaire de se confronter au réel et à ses propres lâchetés afin de devenir la meilleure version de soi-même. Et j'ai encore beaucoup de travail.
Je ne suis pas partisane de ces romans qui supposent que nous avons tous les mêmes défauts et les mêmes désirs. Nous ne sommes pas égaux face au bonheur. Et le bonheur n'a de toute façon pas la même signification pour tout le monde. La vie est tellement plus complexe que ces pages d'individus coulés dans un monde factice et glacé. Je n'aime pas cette idée de « feel good », car cela sous-entend que la culture se doit de prôner la joie, à tout prix. Je revendique le droit aux mauvais jours, et à la noirceur. La vie au quotidien ne ressemble pas à un « feel good » roman. Certes, il fait du bien. Mais pour combien de temps ? Pour moi, le retour à la réalité est trop difficile. Je comprends que l'on puisse avoir envie de se relaxer. Mais je crois avoir le droit de refuser que mes romans soient des chaises longues.
Lire permet aussi d'être mieux armé. La vie d'une fille est infiniment plus difficile que ce qu'on tente de nous faire croire. Parfois, on est face à des dangers immenses. Parfois, il n'y a pas de fins heureuses. Parfois, la vie est incroyablement triste. Ce qui est important, à mon humble avis, c'est de savoir que le bonheur existe, au quotidien. Il n'est pas souvent grandiose comme dans ces livres où tout finit en apothéose de confettis et de réussite. Il est ordinaire, et c'est aussi bien comme ça. Un dîner rieur en famille. Une blague. Un après-midi en compagnie d'une amie. Le bruit de la neige sous ses pieds, le parfum d'un thé, le plaisir d'une mélodie, de nouvelles baskets, peu importe, tout est à saisir.

GRAND CŒUR, GROS CHAGRIN

Petites annonces

RECHERCHE. Réponse immédiate à question sans réponse. Nœuds au cerveau bienvenus. Mimi. (réf. 222324252627). **DIVERS.** Youpilélé. **AMOUR.** Rentrée des cœurs, libérez votre fougue, quittez les habitudes, enterrez les « mon cœur » et « ma chérie », voyez grand, nom de Tristan trop rangé. (réf. 567281000). **MÉTÉO.** Alerte orange, rouge, verte. Adios Biafine et coups de soleil, bienvenue peau blanche et tristesse grise. Besoin de livres. **APPEL.** Cherche roman hors cadre, hors norme, hors impératif. Auteur sans babygro. Fougue, désobéissance, insolence et audace. Cf. Amour plus haut, quoi. (réf. rédaction qui fera lire). **DIVERS**. Youpilélé youpilélé youpilélé. **RECHERCHE.** Moi aussi, j'ai dans les bottes des montagnes de questions. Mimi. (réf. 222324252627). **AMOUR.** « Ma cacahuète », ouais, pourquoi pas. On progresse. (pas de réf. car point d'emballement). **RENTRÉE.** Jamais vu des lecteurs comme vous, aussi chouettement dissipés, participant avec classe, chauffant le radiateur de nos envies. A+ tous les jours. Thanks a lot. (réf. 6817438142). **DIVERS.** Youpilélé grave grave. **AMOUR.** I prefer not to. Rendez-vous en janvier, Tristan in progress. Nouveaux romans dans toutes les polynies. Love is in the cold air (réf. 007). **ENTRE NOUS.** À N. R. : Bob D. et sa dent d'argent attend de connaître ton air préféré pour le cœur de l'hiver. Dépêche, faut que je m'entraîne. (réf. 7223596321).

DE L'AIR, DE L'AIR

Dans le cartable de Truffe et Machin

Truffe et Machin, les frères lapins, ont fait leur rentrée en librairie le 18 janvier dernier. Mais ils ont accepté de reprendre le chemin de l'école, accompagnés par la voix de leur auteur Émile Cucherousset, et d'ouvrir leur cartable rien que pour vous. C'est bien joli à voir.

Truffe et Machin ont un cartable pour deux, qu'ils traînent nonchalamment à tour de rôle : Truffe les jours pairs, Machin les impairs. Le-dit cartable comporte deux compartiments.
Dans celui de Truffe, on trouve de tout et de rien (selon l'humeur et la météo du jour), un plan précis de la forêt, un stylo bicolore et un carnet pour recopier les bêtises que la maîtresse écrit au tableau.
Dans celui de Machin, on trouve principalement des carottes (des crues, des cuites, des coupées en rondelles, et des râpées), un stylo tricolore et un carnet pour recopier les âneries qu'a écrites son frère en recopiant les bêtises que la maîtresse a écrites au tableau.

Émile Cucherousset, *Truffe et Machin*. Illustrations de Camille Jourdy
Petite Polynie, ean 9782352893646, 8€.

LA CUISINE EST UN JEU D'ÉCRITURES

Les deux auteures de l'automne, Karen Hottois et Nastasia Rugani, nous livrent les recettes secrètes de leurs personnages.

***Le petit-déjeuner au lit* par Lolo le Outan**

Prendre un petit-déjeuner, ni trop lourd, ni trop léger (pas besoin de quenelles frites, des crêpes de riz avec un coulis de Gula Jawa suffisent). Ajouter un lit. Mais un bon lit ! Un lit qui lit. Ce pourrait être un lit qui lit à voix basse, par exemple. Ou avec les yeux. Un lit donc, mais pas trop mou, parfumé et dans lequel on peut se glisser. Le mieux est quand même de se faire servir pour ne pas en bouger.
Pour l'assaisonnement, prévoir : piment, oignons et sucre (c'est pénible de devoir se relever !).

***La recette des beignets de fleurs d'orage* par D.W.** :
1 enfant né des pluies / 1 poêle bavarde / 20 fleurs de courgettes secouées par la grêle / 2 jaunes d'œufs / 1 tasse à thé de farine / 1 bol de chapelure de maïs / 3 cuillères à soupe de saindoux / Sel, poivre, piment / 1 bière fraîche à la main
D'abord, regarder son fils plonger les fleurs encore tremblantes dans le mélange crémeux de farine et d'œufs. Admirer la délicatesse avec laquelle il dépose les peureuses dans la chapelure, puis dans la poêle, crépitante de saindoux et d'épices. S'enivrer de l'odeur verte et dorée des premiers gonflements de courgettes. Siroter la bière glacée jusqu'à l'obtention d'un frisson de tempête, en plein cœur du brasier de la véranda. Enfin, croquer dans le croustillant de l'orage et du bonheur. (Ah, et remercier le cuisinier. Toujours.)

© Julia Woignier

BEAU REPAIRE
Exercice d'admiration par un auteur polynien

Sigrid Baffert, auteure de La marche du baoyé *(paru en mars polynien), roman sur un monde vacillant traversé par des éruptions et des illuminations, des images et des voix dignes de toutes les admirations, adresse un signe d'écriture à celui qui préférait rester debout. Pas étonnant, non ?*

La première fois que je l'ai aperçu, il avait une tête d'œuf et il était assis au sommet d'un mur. Je l'ai regardé farcir de beurre et de confiture le mécanisme d'une montre, poivrer un bébé et fêter son non-anniversaire.
Je suis aussitôt tombée amoureuse.
Puis il a pris d'autres visages.
Je l'ai vu pomper le vide et le rien sans fin, ranger le Schmilblick, enseigner la pataphysique, siffler de joie cloué sur une croix, galoper avec les Chevaliers Qui Disent « Ni ! ». J'ai vu son sourire lunaire se balancer dans le ventre d'une horloge sans aiguilles, j'ai égrené ses nécessaires minutes cyclopédiques.
C'était il y a plus de trente ans, j'en avais trois fois moins (plus quelques dents de lait) et avec jubilation, j'avais découvert l'immense pouvoir poético-tectonique de l'absurde et du nonsense.
Le long de cette nouvelle frontière-là, je le pressentais, le créateur avait tous les droits, toutes les libertés. Il faisait pousser des racines de baoyé par la force de la pensée, creusait des Polynies dans les déserts, il démontait la mer et la remontait, chassait le Snark en attendant Godot.
Oui, il vivait heureux en attendant la mort.

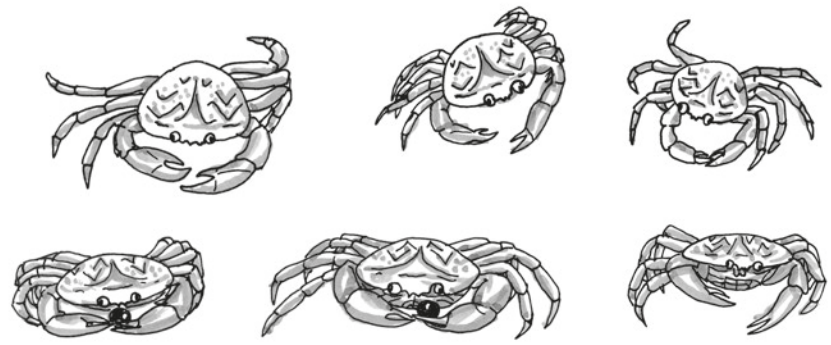
Sigrid Baffert, *La marche du baoyé*. Illustrations d'Adrienne et Léonore Sabrier
Polynie, ean 9782352893721, 9€.

QUARTIER LIBRE

Les Vendredi et Robinson de Gilles Barraqué ont investi les librairies (24 mai dernier) avec leur Vendredi ou les autres jours, *manifeste de belle vie sous la forme d'un sacré bazar littéraire savamment organisé, ramenant à la réalité du jeu et à l'enfance du monde. Gilles Barraqué les fait voyager en cette rentrée près de chez nous. Pauvres bougres.*

La libraire examina ces deux drôles de clients : un barbu grisonnant, engoncé dans un anorak, et un jeune Noir qui avait enfilé trois pulls par-dessus une sorte de boubou. Puis elle leur fit répéter le titre du livre qu'ils cherchaient.
— *Mille et une manières de faire du rhum*, dit le barbu.
— Désolée, je n'ai pas ce genre d'ouvrages. Je peux vous conseiller *Les papillons ne regagnent jamais leur cocon*. C'est un roman « feel good » qui…
Mais déjà le barbu tirait son compère en dehors de la librairie.
— Bon, j'en ai marre, dit Robinson sur le trottoir. On ne trouvera pas. Retournons dans notre île et dans notre époque.
— Pas trop tôt, grogna Vendredi. On pèle de froid, ici.

Gilles Barraqué, *Vendredi ou les autres jours*. Illustrations d'Hélène Rajcak
Polynie, ean 9782352893738, 10€.



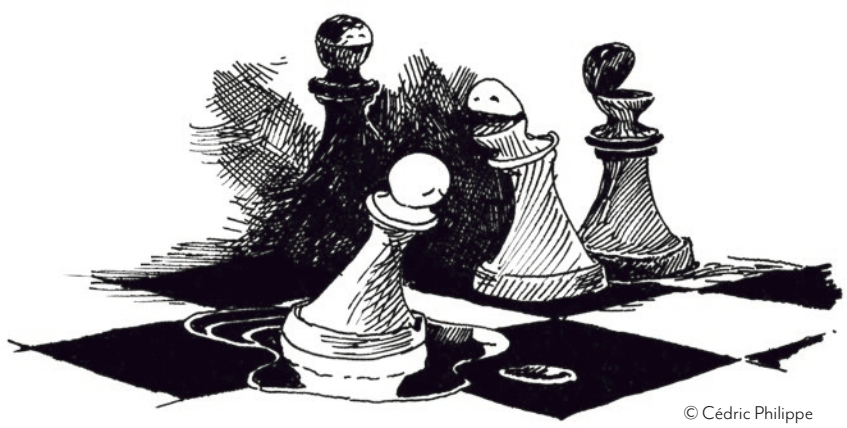
© Hélène Rajcak

TE RAMASSER DANS SES RIMES

Extrait de La petite épopée des pions *d'Audren, paru en janvier en Petite Polynie*

Comme il rêvait d'être remarqué à son tour par ses congénères, il interrompit Sasha-le-Héros et annonça haut et fort :
— Eh bien, moi, je vais quitter la boîte !
— Hein ??? Quoi ? Qu'est-ce que tu dis, Sasha ? Tu ne tournes pas rond ! Et La Main, alors ? s'étonnèrent les autres.
— Je me fous de La Main.
— OOOHHH ! répondirent-ils, d'une seule voix.
— Je te rappelle que nous ne pouvons rien faire sans La Main ! ajouta justement et posément Sacha-la-Raisonnable, qui semblait avoir déjà réfléchi au problème.
— Quand on veut, on peut ! s'enhardit Sasha. Je vais quitter la boîte et… il est même possible que je ne revienne pas.
En disant cela, il sentit un frisson lui parcourir le bois.

Audren, *La petite épopée des pions*. Illustrations de Cédric Philippe
Petite Polynie, ean 9782352893653, 8€.



© Cédric Philippe

Jouer avec les mots, c'est creuser un petit trou de liberté. Je cherche vraiment les écarts de langage (comme entre deux pierres), les interstices. Je pense qu'à partir du moment où l'on s'accorde le droit de retourner les mots, de les secouer comme un prunier, on garde et nourrit sa capacité à retourner ses pensées, à se retourner soi-même. Si l'on peut se retourner soi-même, qui pourra bien nous faire prisonnier ?

Karen Hottois

RENCONTRE DANS LA FORÊT

L'écart et le dedans. Tout ramène à eux avec une obstination littéraire maintenue, une insistance existentielle, sans quoi les individus se tiendraient hors de portée, sans quoi la littérature ne saisirait rien, sans quoi *Milly Vodović* ne serait pas cette réserve de beautés, d'étrangetés et d'intelligences, de conflits et de luttes, d'amours et de mémoires, cet organisme vivant secrétant la colère et les larmes, ce grand roman des vivants et des morts. La chaleur collante de Birdtown, Bienvenue en enfer, une bagarre d'adolescents et l'éclat métallique d'un revolver, des milliers de coccinelles, soudaine ponctuation tragique, un sac qui saigne, un monde qui écorche et blesse, transporte et ravit en un tourbillon infatigable, éblouissant, avec, en son centre, Milly Vodović, sa couronne en papier sur la tête et ses deux petits tas frileux de chair sous son tee-shirt, cette Reine Milly des Plaines Rouges, qui jamais n'enterrera les secrets, plutôt manger de la mort-aux-rats, mais toujours dressée face à la cruauté, cette mauvaise herbe qui pousse en radotant, sauve le réel par sa grandeur libre et désobéissante d'inconsolée. Nastasia Rugani écrit, fabrique, dessine, fait voir, autour de ce grand espace que sont ses personnages. Avec ce roman, elle donne à la fiction le rôle de possible existentiel. Écrire, pour être. Écrire, pour se masquer. Écrire, pour demeurer. En parler parfois, et ne pas reconnaître sa voix. Nastasia Rugani a commencé à parler, à l'image du monde indomptable qu'elle a créé. Un roman sur le roman en est né. En voici quelques aperçus, avant de découvrir l'entretien dans son intégralité sur le blog Nouvelles de Polynies.

Anatomie de l'écriture

Je suis incapable d'écrire une histoire à partir d'une phrase ou d'un thème. Je peux me forcer, mais ça ne viendra pas de cet endroit si particulier, en moi. Je parle de mon organe d'écriture, ou plutôt de mon organe de créations. C'est à l'intérieur de ce muscle qu'apparaissent des personnes. Je le compare à la visualisation d'un personnage à la lecture d'un livre, à la différence que je n'ai pas besoin de lire pour entrevoir mes personnages.

Ce mot « personnage » est d'ailleurs assez faible pour décrire ces sortes de fantômes qui deviennent, pour la plupart, des amis.

Popeline Louis est apparue la première, un soir d'été, il y a quatre ans de cela. Elle était assise le long d'une rivière asséchée, un immense sac de randonnée à ses pieds, et criait : « Mange-cœurs ! » À l'époque, j'ignorais qu'il s'agissait de son compagnon de récolte, ni même d'une créature. Pour le découvrir, il m'a fallu faire la connaissance de Swan Cooper, fiévreux, allongé sur un canapé usé, en compagnie de sa mère, Daisy Woodwick. J'ai cru que Swan était gravement malade. J'avais tort. Je me trompe souvent en essayant de décrire ce qui défile en moi, à la manière d'une suite de courts-métrages. Il me faut entrevoir tous les personnages, et le lien qui les unit en apprenant à les connaître, exactement comme en amitié. Parfois, je crois avoir saisi une personnalité puis une phrase éclate, d'une couleur complètement différente, et ma vision change. Il faut être attentif au moindre murmure, à la moindre intonation, au geste le plus infime, qui signifie par exemple tant de choses pour quelqu'un de réservé.

L'amitié et la confiance demandent du temps.

Milly était présente bien avant que je commence à écrire des histoires. D'une certaine façon, je la considère comme mienne. Je ne peux pas l'expliquer plus clairement. Elle est sans doute l'expression d'un courage qui aurait pu être le mien, à un instant précis de ma vie. Peut-être que tous mes amis de papier sont des personnifications de mon caractère, ou de mes envies. J'espère qu'ils sont plus complexes. Mais honnêtement, je n'ai pas envie de creuser trop loin. « Trop de ravins à éviter », dirait Swan.

Milly en son pays

Il est difficile d'être considérée comme une étrangère dans son propre pays, d'autant plus à cet âge particulièrement étrange qui signe la mort de l'enfance.

Milly est née dans la ville d'Atlanta, en Géorgie, aux États-Unis. Elle est américaine mais chaque jour de sa vie, les habitants de Birdtown lui montrent qu'elle ne l'est pas complètement, du fait de ses origines bosniaques. Elle navigue donc entre haine et méfiance sur son propre territoire. Chez elle, rien n'est plus simple puisque sa mère et son grand-père lui refusent l'accès à son héritage, à savoir la Bosnie. Par pudeur et par douleur, ils repoussent Milly loin de la terre de leurs aïeux, loin des souvenirs, des odeurs, de tout ce qui pourrait la transporter là-bas. Je me suis souvent demandé ce que signifiait être française. Est-ce une filiation, un amour de la culture, une langue, une éducation basée sur les traditions d'un pays, ou simplement une nationalité ? J'ignore la bonne réponse. Ce que Milly m'a appris, du haut de ses douze ans, c'est qu'on ne doit rien à un pays où l'on n'a jamais mis les pieds, ou à des habitants qui vous haïssent. Milly ne se sent ni américaine, ni bosniaque. C'est cet entre-deux déchirant qui me touche parce que malgré les obstacles, elle parvient à construire son propre pays, à travers son attachement à la nature et aux animaux, en compagnie de cet autre « sans patrie » en la personne de Douglas. Je pense qu'à partir du moment où l'on cesse de vouloir appartenir à une notion d'identité liée à un lieu ou à un peuple, on découvre d'autres possibles. Être soi, c'est cela qui compte pour Milly et Douglas. Et il est parfois nécessaire de se détacher de son éducation, de ce besoin d'être uni à une nation, ou à la fierté d'une culture pour s'épanouir.

Extrait

Milly pourrait être triste, si la tragédie était héroïque, si quelqu'un pouvait lui expliquer comment et pourquoi. Or l'incompréhension forme un barrage en elle. Ses pleurs sont retenus par une nuée de rapaces en chasse, une agitation stagnante qui l'empêche de manger, de dormir, et d'accepter l'intolérable. Car malgré l'appel à témoins, le journal de Birdtown affirmait ce matin encore que la shérif n'avait pas la moindre piste. « Bien sûr, Almaz était seul au monde à l'heure de sa mort », a commenté Tarek après avoir déchiré l'article. Mais Milly est lasse des paroles aigres des Vodović. Parler ne suffit plus. Il faut une explication à ces deux coups de feu. Elle ne peut pas enterrer son frère assassiné sans coupable. C'est pour cette raison qu'elle se met à courir en direction de la jeune femme.

Contrairement à ce qu'elle craignait, ni Deda, ni sa mère ne tentent de la retenir. La fuite n'est rien comparée à ce qu'ils ont vu d'étrangetés durant la guerre. Combien de fois ont-ils été hantés par cette mère hilare tenant son enfant mort dans les bras, ou ce veuf qui portait les vêtements de sa femme ? Le chagrin est un affranchi. À l'image de la mort, il ne respecte rien. S'il doit se détourner de la tombe de son grand frère, il le fera. De toute façon, il n'est pas nécessaire de comprendre ce que l'esprit a décidé pour échapper à l'horreur. Si les petites baskets crasseuses ont entrepris de fouler et d'écraser le peuple des morts pour soulager le cœur, qu'elles le fassent. « *Moj mali* fait comme elle peut », chuchote Deda à Tarek qui s'offense en bosniaque. « Que la vie ressurgisse au bout de sa course », espère Petra sans même regarder sa fille détaler parmi les tombeaux.

Nastasia Rugani, *Milly Vodović*. Illustration de couverture de Jeanne Macaigne
Grande Polynie, ean 9782352893929, 16€. En librairie le 20 septembre 2018

© Jeanne Macaigne

MAINTENANT ET BIENTÔT

20 septembre

Milly Vodović
Nastasia Rugani, illustration de couverture de Jeanne Macaigne
Grande Polynie, ean 9782352893929, 16€

18 octobre

Laurent le Flamboyant
Karen Hottois, illustrations de Julia Woignier
Petite Polynie, ean 9782352893936, 9€

LISEZ ÉGALEMENT LE BLOG NOUVELLES DE POLYNIES

OURS DE POLYNIES

Directrice de la publication : Christine Morault
Rédactrice en chef : Chloé Mary. Contact : chloe.mary@editionsmemo.fr
Éditions MeMo. 5, passage Douard. 44000 Nantes. www.editions-memo.fr
Diffusion-distribution : harmonia mundi livre

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

La collection Polynie est soutenue par le Centre national du livre.